

«L'amour de la vie

Inna Ganschow a exploré le destin des *Ostarbeiter*, ces «travailleurs de l'Est» pour les faire travailler, dans

Inna Ganschow est chercheuse affiliée au Luxembourg Centre for Contemporary and Digital History (C2DH) à l'université du Luxembourg, où elle étudie la migration russe au Grand-Duché de 1914 à nos jours.

Entretien avec notre journaliste Frédéric Braun

Lorsque, en 1945, la guerre est terminée, les *Ostarbeiter* soviétiques présents sur le territoire national deviennent pour les autorités l'objet d'un échange par lequel elles espèrent obtenir le retour des prisonniers de guerre luxembourgeois du camp de Tambow, en Russie.

Vendredi dernier, depuis la fenêtre d'une salle de réunion de la Maison des Sciences humaines du campus Belval, Inna Ganschow a pointé son doigt vers Raemerich pour nous indiquer le lieu où se trouvaient certains des baraquements russes.

Ils vivaient à proximité de l'usine?

Inna Ganschow : C'est depuis les maisons mitoyennes là-bas que les Russes venaient travailler tous les matins à l'usine qui se trouvait là où nous sommes aujourd'hui. Ils venaient avec leurs enfants et portaient des sabots néerlandais, car ils isolent bien contre le froid et permettent de travailler plusieurs heures sans se geler les pieds. Les témoins que j'ai pu rencontrer attestent du bruit que faisaient en marchant les centaines de personnes qui se rendaient ainsi au travail avec leurs sabots. Il y avait d'autres camps, à Differdange, Dudelange, Pétange, Bonnevoie ou encore Schleifmuhl. Huit en tout.

D'où venaient-ils? Des territoires conquis par l'armée allemande?

Oui. De Biélorussie en particulier, mais aussi d'Ukraine et de certaines régions du sud de la Russie comme Krasnodar, Belgorod, etc. En Ukraine, ces gens ont été réquisitionnés dans le cadre de l'introduction du Reichsarbeitsdienst (NDLR : RAD, service du travail du Reich).

Parmi eux beaucoup de femmes...

Il y avait des femmes, dont certaines avec enfants. Sur les 840 *Ostarbeiter* employés par l'ARBED, 6 ouvriers avaient moins de 14 ans.

Ils étaient 3 400 en tout à être rapatriés...

Lorsque le commissaire russe Potapow arrive de Bruxelles à Luxembourg, en octobre 1944, il note l'existence de huit camps, dont beaucoup étaient toujours habités, car les personnes n'avaient nulle part où aller. Beaucoup étaient retournés au travail. C'était des adolescents et l'usine avait continué à marcher. Il faut se mettre à leur place et se souvenir de ce qu'ils ont pu vivre pendant leurs premières années en Union soviétique. Le drame de leur rapatriement apparaît alors sous un angle tout à différent. La plupart étaient originaires d'Ukraine, marqués par le *Holodomor*, la grande famine durant les années 30. Par ailleurs, certains étaient orphelins.

D'après ce que m'a raconté le fils d'une *Ostarbeiterin*, pour sa mère : le Luxembourg a été la meilleure période de sa vie. Elle avait 14 ans à son arrivée...

À quoi ressemblait la vie dans les camps des *Ostarbeiter*?

Il s'agissait d'une "institution to-



Selon Inna Ganschow, la perspective de rentrer a été plus douloureuse que celle de rester pour bien des *Ostarbeiter*.

tales" au sens de Goffman (NDLR : sociologue canadien) et fermée comme le sont les prisons ou les asiles psychiatriques, où très vite une hiérarchie se met en place au sein de laquelle il n'existe d'ailleurs aucune perspective de promotion. Peu importe si on se comporte bien ou mal, l'on ne deviendra jamais directeur de camp. Socialement, on ne mûrit donc pas. Lorsqu'on a 14 ans, la vie de camp est donc dans le souvenir la période de sa vie la plus consciente. Soudainement, leur vie était organisée, systématisée, avec des règles claires. Jusqu'au jour où débarque le commissaire soviétique Potapow qui dit : "Maintenant, on retourne à la maison." Car il y a des amitiés, des

liaisons amoureuses, des collègues luxembourgeois qui organisent la contrebande de pain pour ces *Ostarbeiter*...

Comment est organisé le rapatriement?

Il existe, à partir d'octobre 1944, un département au sein du conseil

ministériel soviétique dédié au rapatriement des citoyens soviétiques dans les territoires libérés. Comme l'Union soviétique ne disposait pas d'ambassade au Luxembourg, le commissaire Potapow a été nommé comme organisateur du rapatriement. La plupart des *Ostarbeiter* rejoindront leur patrie par voie maritime en entrant dans l'Union soviétique par les ports de Mourmansk, au nord, ou d'Odessa, au sud. Les rapatriements commencent en novembre 1944 et durent jusqu'en octobre 1946.

Comment est vécue cette mesure?

C'était pour les *Ostarbeiter* une scission comparable à celle de leur départ d'Ukraine. Ils transitent d'abord à travers plusieurs autres camps, des camps de rassemblement et des camps de filtrage. Les archives luxembourgeoises racontent des choses terribles. Rien que dans la nuit de la Saint-Sylvestre, le commissaire Potapow réussit à mobiliser des trains pour rapatrier 2 800 personnes en l'espace d'une seule nuit. C'est considérable.

L'un des camps de rassemblement de Russes se situait à Ansembourg?

Ce qu'il y a de plus triste dans les documents qu'on peut trouver dans les archives, c'est tout ce qui s'est passé dans les camps de rassemble-

ment. Car on a mis ensemble les *Ostarbeiter*, groupe formé de femmes pour la majeure partie, et prisonniers de guerre, qui étaient des hommes. Il n'y a pas de distinction entre eux dans les camps de rassemblement. Tout ce qui compte, c'est l'appartenance ethnique ou nationale. Or, dans un camp de rassemblement tel que celui d'Ansembourg, qui va dire au prisonnier de guerre qu'il n'a pas le droit de violer telle fille? À qui la fille pourrait-elle s'adresser? Le prisonnier de guerre russe qui se trouve au Luxembourg est déjà passé par les camps de concentration allemands. Autrement dit, il revient de l'enfer. Plus rien ne peut donc lui arriver ou lui faire peur. On ne peut pas s'imaginer tout ce qui s'y est passé : viols, vols, chantages, etc. Le commissaire Potapow devait perdre la raison...

Vous voulez dire que la situation était devenue ingérable?

Il fallait absolument qu'ils rentrent chez eux, ce que souhaitaient

d'ailleurs les Luxembourgeois. La population locale se plaint. Elle raconte comment les Russes lorgnent à travers le portique d'entrée du camp de rassemblement pour demander de la vodka ou du tabac. Les draps chauds distribués par la Croix-Rouge sont troqués contre autre chose. C'est donc assez chaotique et je pense que c'est d'ailleurs la raison pour laquelle la police et la population ont coopéré pour gérer la situation. Dans les camps de rassemblement, sur 1 000 individus, il y en avait peut-être deux qui étaient vraiment des criminels et ont pourri la vie aux autres. Mais en fin de compte, c'est à cause d'eux que les gens souhaitaient que tout le monde parte. Et dans les documents accessibles, on voit très bien comment cela devient un prétexte pour les autorités locales pour faire pression sur le pouvoir soviétique. Dans leur courrier, les autorités locales soulignent l'hébergement dans un des plus beaux châteaux de Luxembourg. Elles indiquent même le nombre de calories. À mes yeux, si on mettait cela en avant aussi ouvertement, c'était pour signifier aux Soviétiques que si on s'occupait de leurs citoyens de façon exemplaire, c'est qu'on espérait que les prisonniers de guerre luxembourgeois aient droit à un traitement similaire.

Ce chapitre de l'histoire nationale a été à peu près complètement oublié. Quel est votre point de vue là-dessus?

La présence des *Ostarbeiter* a affecté le pays. Il serait faux de dire qu'ils sont venus et qu'ensuite ils sont repartis. Car certains ont décidé de rester et ont fondé une famille. Ils ne sont plus en vie, mais j'ai eu la chance de rencontrer leurs enfants et neveux qui sont d'ailleurs en train de renouer avec leur famille en Ukraine et en Russie. C'est ça l'histoire du temps présent. Quand vous pouvez le toucher, quand on connaît ces gens.

Avez-vous des informations précises sur le nombre d'*Ostarbeiter* qui ont décidé de rester?

La liste de Potapow comptait 39 Russes qui sont restés au Luxembourg. Il a été obligé de prendre des mesures contre ce phénomène. Mais après quelques mois, il y a eu de nouvelles consignes de Moscou qui prévoyaient des exceptions. Certains ont donc pu rester, par exemple lorsqu'ils s'étaient mariés et qu'ils avaient des enfants. Sur ces 39 Russes qui sont restés avec leur partenaire, 13 n'avaient pas d'enfants et nous ne connaissons les noms que de 5 d'entre eux. Personnellement, je tends à penser que le

nombre de femmes qui sont restées était beaucoup plus élevé. Le commissaire Potapow note d'ailleurs que beaucoup avaient déménagé vers une destination inconnue. Et puis, il y avait toute une liste de noms masculins et donc toute une partie d'hommes qui ne sont pas

retournés non plus et qui font partie de la liste des disparus de Potapow.

Et c'était comment pour vous de rencontrer ces descendants d'*Ostarbeiter*?

Ce sont des Luxembourgeois normaux qui savent que leur grand-mère était originaire d'Ukraine. Une jeune femme à qui je parlais me disait d'ailleurs : "Dieu merci, on va enfin pouvoir lire ces documents russes que la famille avait conservés,

«Ceux originaires d'Ukraine étaient marqués par la famine des années 30»

«Il fallait absolument qu'ils rentrent chez eux et c'est ce qu'on souhaitait»

l'emporte toujours»

soviétiques que l'occupant nazi avait déportés par milliers au Luxembourg la sidérurgie principalement.



Photos : collection privée

Les camps des *Ostarbeiter* au Luxembourg étaient majoritairement composés de jeunes gens et de femmes.

identifier les photos, etc." La grand-mère avait payé pour chaque photo. Au camp, les filles avaient économisé de l'argent pour engager un photographe. Or un paysage quelconque sur une photographie, c'est une information. Était-ce la rue qu'elle a empruntée tous les jours pour se rendre à l'usine? Celle où elle a embrassé quelqu'un pour la première fois? En tout cas, elle a pris le peu d'argent qu'elle avait et a demandé à un photographe de la prendre en photo. Ça a l'air de peu, mais pour elle c'était important. Malheureusement, cette dame très âgée, souffrant de la maladie d'Alz-

heimer, ne parlait plus qu'ukrainien, si bien que sa famille ne la comprenait plus... Alors que les *Ostarbeiter* avaient appris le luxembourgeois, vivaient complètement assimilés et n'ont jamais parlé le russe avec leurs enfants.

Existe-t-il des fédérations d'anciens *Ostarbeiter* en Russie?

Il n'y a pas de fédération d'*Ostarbeiter* en Russie et il n'y a pas de fédération des prisonniers de guerre. Il y a des fédérations des victimes du fascisme, qui se distinguent entre elles, mais c'est une culture sous-développée, qui est apparue seulement 20 ans après la fin de la guerre sous

Khrouchtchev, quand les lois ont changé. D'ailleurs, ceux qui avaient été dans les camps de concentration n'ont pas considéré les *Ostarbeiter* comme des victimes du fascisme. De la même façon qu'il était implicite que lorsqu'on s'était rendu, on avait commis un crime et que celui qui avait combattu avant d'être fait prisonnier appartenait à une autre catégorie. Mourir était mieux considéré que de se rendre. Car vivre auprès de l'ennemi, c'est travailler pour lui.

Certains des *Ostarbeiter* auraient d'ailleurs terminé au goulag...

Il existait un système de filtrage très précis qui consistait à regarder

qui avait en quelle mesure aidé l'ennemi. Je ne dispose pas de statistiques sur le nombre de condamnations à mort, mais je sais que beaucoup ont été condamnés à vivre dans des cités fermées. On avait le droit de rentrer, mais pas d'habiter par exemple dans les villes de Moscou, de Léninegrad ou de Kiev. Mais dans certaines régions, rentrer chez soi était également impossible puisque toutes les habitations avaient été détruites pendant la guerre.

Leur existence entraine-t-elle en collision avec le narratif soviétique?

Prenons ce bateau d'*Ostarbeiter* qui part de Marseille en direction d'Odessa et à l'arrivée duquel aucune réception n'a été organisée pour eux; une réception comme ces passagers ont pu en voir en France pour le retour des prisonniers français. C'est une question de mentalité. Et puis on est quand même 20 ans seulement après la guerre civile et 30 ans après la révolution d'Octobre. Avec toutes les purges qu'il y a eu, il y a un malaise énorme dans la société. On a donc été très prudents à leur arrivée.

La solidarité entre Luxembourgeois et Russes durant l'occupation semble avoir été extraordinaire...

J'ai une collection magnifique sur les relations russo-luxembourgeoises locales. Les Luxembourgeois ont travaillé avec les Russes et des liens se sont créés qu'on peut tenter d'interdire par mille consignes : cela ne les empêchera pas de se

créer. Des hommes qui travaillent, mangent et vivent ensemble finissent par entrer en contact. Après tout, il suffit d'un regard pour dire mille choses, l'arrivée du pain, des vêtements d'occasion, etc. Bien sûr, il s'agit souvent de souvenirs clichés. J'ai entendu plusieurs fois les mêmes anecdotes, dont celle de

la colonne qui passe et du pain qui est donné au dernier type. C'est la culture du souvenir au Luxembourg : on multiplie ce qui est raconté ou vécu. Mais il y a indéniablement eu des femmes qui ont eu beaucoup de courage et des histoires merveilleuses de gens qui ont caché plusieurs de

À leur arrivée, aucune réception n'a été organisée pour eux

ces personnes.

Que sait-on du commissaire Potapow?

J'ai appris que lui-même avait connu une fille ici, à Luxembourg. Parmi les milliers de personnes qu'il a rapatriées, il y en a donc une qui avait conquis son cœur. Mais il est mort fusillé plus tard, condamné par un tribunal. J'ignore s'il y a un lien quelconque entre cette relation et ce qu'on lui reprochait. Mais ce qui fascine toujours, c'est qu'on peut essayer de diviser les hommes, de les classer par catégories pour les éloigner les uns des autres, mais ceci prouve bien que les relations interpersonnelles vont toujours l'emporter. Les hommes sont partout pareils. Nous aimons nos enfants, nous nous occupons de nos anciens, nous voulons vivre en paix, et c'est ce qui finira toujours pas l'emporter. L'amour de la vie l'emporte toujours.



Camp d'*Ostarbeiter* à Esch-sur-Alzette.